

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger FOX

Une journée dans un collège
anglais

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 185-189

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

UNE JOURNÉE

DANS UN COLLÈGE ANGLAIS

Ce que la société anglaise comportait de très différent de tout autre pays, c'était son système de distinction accentuée des classes sociales. Je parle de l'Angleterre de ma jeunesse, des années d'avant 1914 ; et je dis Angleterre plutôt que Grande-Bretagne, Une des causes — ou un des effets — de cette distinction profonde des classes était l'organisation si caractéristique des « *Public Schools* » (collèges dits publics) où la discipline était renforcée par les garçons eux-mêmes, les aînés étant promus au grade de moniteurs ou de préfets — car le nom variait.

Plus tard, quand je fus entré à l'Abbaye de Saint-Maurice et que je regardais le collège agaunois — à une certaine distance, il est vrai, — je fus surpris de n'y point trouver quelque chose de comparable. Toute responsabilité et toute surveillance étaient assurées par les chanoines ou les autres maîtres. Jamais, on ne laissait un groupe d'élèves à la charge d'un aîné, ou du moins cela était exceptionnel.

Quel contraste avec ce qui se pratiquait dans le collège de ma jeunesse !

Permettez-moi de décrire ce qu'était une journée dans un internat de 300 garçons répartis en 5 maisons de 60 gars, chacune sous la responsabilité d'un directeur qui y résidait et de 4 « seniors » qu'il avait choisis pour une année. Chacune des maisons comprenait deux grands dortoirs, l'un pour les petits, l'autre pour les grands. A l'extrémité de chaque rangée de lits, se trouvait celui du préfet qui surveillait le dortoir.

La cloche sonnait à 6 heures. « *Debout ! Faites votre prière !* », disait le préfet. Nous nous levions et après nous être agenouillés quelques secondes, nous prenions un bain froid dans la chambre de bain, au fond du dortoir. L'un des préfets faisait la tournée des lits et tirait de leurs couvertures les quelques paresseux, si c'étaient des petits. Les grands restaient au lit à leurs risques et périls, car un autre préfet attendait à la porte de la classe et si vous entriez après que la cloche eut retenti, vous obteniez une mention de « retard ». Trois « retards » méritaient une punition. Une fois en classe, cependant, les préfets cessaient leur action. La discipline était maintenue par les professeurs — plus ou moins, car j'ai connu un état de tumulte qu'aucun préfet n'aurait jamais toléré...

Lorsque l'étude était terminée et que la cloche avait sonné pour le repas ou le service religieux à la chapelle, nous nous mettions en rang dans les couloirs, attendant le signal de partir. S'il s'agissait d'un repas, les professeurs entraient avant nous. Dès qu'ils apparaissaient, retentissait un ordre des préfets : « *Arrêtez de parler !* » et nous nous arrêtons. Aux repas, nous prenions place à de longues tables, un préfet à l'extrémité de chacune, et, sur l'estrade, les maîtres n'avaient pas à se tracasser pour la surveillance.

Après le déjeuner qui se terminait à 13 h. 30, il y avait récréation jusqu'à 14 h. Pendant cette courte demi-heure nous devions d'abord consulter le tableau d'affichage pour connaître notre place au football, puis nous nous hâtons de nous y préparer. Si les terrains étaient trop humides pour jouer, nous devions courir sur les dunes jusqu'à un point éloigné de 4 km, et malheur à nous, si nous étions en retard au jeu et à la course ! Refuser de jouer entraînait la bastonnade. Mais il y avait une sanction bien plus redoutée que la douleur physique : simplement le fait qu'un tel refus eût été une chose contraire à toutes les traditions. Personne n'osait même y penser.

L'organisation du football en hiver, du criquet en été, de la course et du saut quelques semaines avant Pâques, tout était déterminé par les préfets et les moniteurs. Quelques professeurs venaient jeter un coup d'œil pendant

leur promenade de l'après-midi. Le recteur pouvait venir regarder un match important de la première équipe qui, peut-être, avait été entraînée par un des jeunes maîtres connu pour ses qualités d'athlète. Mais il va de soi que tout n'allait pas sans désordres. Nombreux sont les hexamètres de *l'Enéide* que j'ai eu à copier pour être arrivé en retard au jeu ou à la course obligatoire sur les dunes...

A l'étude du soir, nous nous asseyions avec livres et papier dans une salle munie de tables et de bancs. Là, un préfet surveillait la moitié de la soirée au moins ; parfois, le directeur venait le relayer. Un silence absolu était maintenu dans cette salle de travail et rigoureusement sanctionné au besoin.

— *Tu parles, Fox ?*

— *Oui.*

— *C'est la seconde fois. Copie-moi 30 lignes de Virgile pour demain à la même heure !*

Mais j'avais oublié mon encre. Trop nonchalant pour lever la main, j'ai chuchoté du côté de mon voisin...

— *Fox, c'est la troisième fois !*

Un sentiment de froid me glace l'estomac, car je sais que les roues de la machine administrative se sont mises à tourner.

Le préfet se rend chez le directeur :

— *Puis-je faire donner la bastonnade à Fox ? Il parlait de nouveau.*

Le préfet va ensuite trouver un autre moniteur, car il ne peut infliger la punition à celui qu'il a lui-même dénoncé. Ce moniteur doit encore demander l'autorisation du directeur, mais ce n'est qu'une formalité.

L'exécution a lieu le lendemain à onze heures, pendant le quart d'heure de récréation. Quelques préfets sont dans leur petite salle commune, d'où ils surveillent la cour de récréation. L'un d'eux crie : « *Classe inférieure !* » De petits gars dans leur première année courent répondre à cet appel. « *Aenez Fox ici !* » Fox est assez sage pour ne pas se tenir trop loin. Il grimpe les escaliers du poste d'observation,

son cœur chavire. Il regarde le tribunal, après avoir frappé à la porte.

— *Vous pariez à l'étude du soir ?*

— *Oui.*

— *Désirez-vous en appeler au recteur ?*

Fox sait assez reconnaître cette démarche comme une autre formalité inutile.

— *Non.*

— *Fort bien ! Baissez-vous sur cette chaise.*

Fox se baisse sur la chaise à bastonnade aussi vieille que basse. Les coups de canne sont violents et calculés. Six. Il n'en a jamais été donné plus...

A la fin de l'étude du soir, à 21 h. 30 — nous avions été à la chapelle à 18 h. 30 — nous gagnions nos dortoirs. Pour nous déshabiller et nous laver, on nous accordait une demi-heure pendant laquelle nous pouvions bavarder. Puis : « *Arrêtez de parler ! Faites votre prière ! Eteignez !* » Quelquefois, nous nous hasardions à chuchoter avec le voisin du lit le plus proche, mais avec circonspection, car les sanctions étaient les mêmes que celles dont j'ai parlé.

Maintenant, après quarante ans, que penser de tout cela ?

On pourrait se demander, d'abord, s'il n'y avait pas quelque danger de vice ou de cruauté dans cette absence de surveillance de la part des professeurs. Je réponds qu'il n'y en avait ni plus ni moins que dans tout autre groupement de garçons. Si les préfets étaient bien choisis et sagement surveillés par un bon directeur qui connaissait son monde et chaque élève en particulier, la moralité y était aussi bonne qu'ailleurs. Si les chefs n'étaient pas bien choisis, le résultat était évidemment le même que dans un autre système où le surveillant ne serait pas à la hauteur

de sa tâche. En tout cas, cette méthode était efficace, et rien ne saurait en principe empêcher un supérieur de maison d'éducation de l'expérimenter.

Toutefois, il faut bien le dire, un tel système est, outre-Manche, le résultat d'une longue tradition qui, dans le cas des « *Public Schools* », remonte au XVIII^e siècle, quand les grandes familles qui dirigeaient l'Angleterre envoyaient leurs fils au Collège d'Eton — fondé pour les enfants pauvres par Henri VI en 1441 —, ou à celui de Winchester — institué en 1373 comme petit séminaire, afin de remédier au manque de prêtres provoqué par la peste de 1349 —, ou même à Westminster, qui fut d'abord une école pour les moines de cette Abbaye Royale. Ces collèges, et d'autres encore fondés au cours du XIX^e siècle, devinrent des écoles réservées à l'aristocratie, tout en gardant le nom paradoxal d'« Ecoles Publiques ». De mon temps, on comptait environ cinquante établissements considérés comme tels. Le fait d'avoir été éduqué dans une telle école donnait à un homme le droit de se regarder comme ayant le curieux, le précieux, l'indescriptible sceau du *gentleman*... C'est pourquoi le Parti travailliste, au cas où il parviendrait au pouvoir, désirerait les abolir ou les transformer.

Roger FOX

(Traduit de l'anglais par Michel Tinguely, Philo.)